

LOSTIN.BERLIN / PIERRE-YVES MASSOT 2014

Berlin. Nous y voilà. Un panneau routier indique que je suis arrivé à destination. Et pourtant, selon le GPS, il reste plus de 30 km pour rejoindre Wedding, mon lieu de résidence pendant les six prochains mois. Il faut dire que la ville est un véritable mastodonte, mesurant quarante-cinq kilomètres de large par trente-huit de haut. Il y a forcément quelque chose de déroutant face à de telles dimensions. Un périphérique, les zones industrielles se succèdent. Puis viennent les Mietskaserne (cités-casernes), ces bâtiments typiques dont la ville a hérité au début du XXe siècle¹, quand Berlin attirait les travailleurs de l'Europe entière venus proposer leurs bras à l'industrie – au XIXe siècle, Berlin compte parmi les plus grandes villes d'Europe, 2 040 100 habitants y résident en 1905². Je passe sous un pont qu'une rame de S-Bahn franchit. Toujours tout droit. À droite sur la Kochstrasse. Un virage à la perpendiculaire me propulse dans la Friedrichstrasse. Et quelques mètres plus loin, Checkpoint Charlie. Cet endroit connu de tous les touristes, lieu de passage entre les secteurs américain et soviétique avant la chute du Mur. Assez candidement, je me demande si je peux vraiment m'engager sur cette route, ou bien s'il s'agit d'une zone piétonne, réservée aux visiteurs du « monument ». Je passe le Checkpoint devenu obsolète depuis vingt-cinq ans maintenant, en une nuit lors de la chute du Mur, événement aussi rapide qu'inattendu. Dans la continuité de la Friedrichstrasse, la Chausseestrasse est en travaux. Virage à droite, puis à gauche. Le mémorial du Mur de Berlin est là, le long de la Bernauer Strasse. Je ne le vois pas. Il fait nuit. Je suis perdu dans ces rues inconnues, accroché à mon GPS. Une route aux larges pavés fait vibrer toute ma voiture. Le hasard a mis Joy Division dans mon autoradio, la bande sonore idéale pour accompagner cette arrivée. Quelques mètres encore. C'est là. Je me gare ; me demande où est le parcmètre. On me dit qu'il n'y en a pas. Que je peux me garer aussi longtemps que je le souhaite, plus ou moins où je veux. Ce sera sous mes fenêtres. Paola m'accueille, elle ouvre l'atelier ; me donne les clefs ainsi que les instructions relatives à la résidence. Mon ami Charly, qui m'a accompagné pour le voyage, m'aide à rentrer les affaires. Tout y est. Je ferme la porte. Nous nous regardons. Il me demande si je réalise que je vais passer ici les six prochains mois. Non, je ne réalise pas encore ce que cela signifie. Je suis juste, pour l'instant, totalement excité à l'idée d'être là, n'ayant qu'une chose en tête : aller explorer la ville aussi vite que possible.

Pourquoi venir à Berlin ?

Le lendemain, la tête reposée, les questions commencent à faire surface. Ces questions qui vont orienter mon travail. Le plus honnêtement possible, je me demande ce qui, à l'instar de bien d'autres, m'attire dans cette ville. D'où vient cette fascination quelque peu irrationnelle. En ce qui me concerne, tout remonte à la chute du Mur. J'y ai assisté en direct, à la télé. C'était lointain. Vu depuis Saze, un petit village du sud de la France. Je me le rappelle vaguement. C'était en novembre, une dizaine de jours avant mon anniversaire : j'allais sur mes 12 ans. L'Allemagne était totalement étrangère à mon univers de petit garçon méridional. Les seuls Allemands auxquels j'avais eu affaire souffraient d'une image très caricaturale dans mon esprit : je les imaginais tous un peu obèses, rougeauds et transpirants, au volant de grosses berlines. La parfaite description du touriste selon Martin Parr³. Autant dire qu'il n'y avait pas là de quoi susciter la moindre curiosité. Mais alors, que s'était-il passé ? Par quel miracle avais-je tant envie aujourd'hui d'aller vivre dans la capitale de ces Allemands ?

Les années 90, je les ai passées en Suisse, à vivre une adolescence dorée, loin, très loin du tumulte berlinois qu'a engendré la chute du Mur. Pour aller chercher dans les clichés du Berlin « underground », la Love Parade ne m'a jamais attiré. Je n'écoutais pas trop de musique électronique à l'époque, le monde des clubs n'était pas le mien. Je n'avais pas non plus d'amis squatters, artistes alternatifs ou musiciens déjantés. Je n'ai jamais été très enthousiasmé par l'ambiance du Nord. En somme, je n'avais absolument pas d'atomes crochus avec Berlin. Ce n'est qu'au début des années 2000 que je suis venu pour la première fois dans la capitale ; pour rendre visite à un camarade de longue date qui s'y était installé. Nouveau venu, j'ignorais tout de cette ville. Et pourtant, à bien y regarder, c'était tout comme. Car mon attention n'était pas neutre : j'avais une idée préconçue sur Berlin, sans même m'en rendre compte.

Une amie sociologue, Marie Hocquet, m'a dit un jour qu'elle avait un « amalgame d'images sur cette ville » dans son imaginaire, mais qu'elle ne savait pas d'où provenaient ces images. C'est le cas de la plupart d'entre nous, bien qu'il y ait toutefois une question de degrés en fonction de l'âge, de l'origine sociale ou géographique. Même si l'on croit échapper totalement à ce phénomène, des représentations ont toutefois pénétré nos esprits silencieusement, façonnant notre perception de Berlin. Il faut savoir que cette ville s'est beaucoup préoccupée

de son image, l'intention étant de créer « un nouveau Berlin dans une nouvelle Europe⁴ ». Les autorités sont même allées jusqu'à créer une agence de communication en partenariat public-privée, Partner für Berlin GmbH⁵, en charge du marketing de la ville. Il y a plusieurs raisons à cela : d'abord parce que la ville est le symbole de la réunification de l'Allemagne, ainsi que de la chute du bloc soviétique. Ensuite, parce que Berlin est devenue la nouvelle capitale d'un pays au lourd héritage historique. Derrière cela se cachent des enjeux politiques forts.

Mais toute cette communication a également pour but d'attirer de nouveaux venus. La ville a subi une véritable hécatombe démographique après la Seconde Guerre mondiale, et la chute du Mur n'a rien arrangé dans les années 90. Il y avait alors 3,4 millions d'habitants et on en attendait 5 pour 2010⁶. Voilà qui est très loin de la réalité actuelle, puisque les Berlinoises seraient 3,5 millions aujourd'hui⁷. Il faut de nouveaux habitants, de nouveaux contributeurs. Cependant, on ne mise pas sur la venue de n'importe quel profil. Jouant sur son image de pôle culturel dans les années 90, il est question d'attirer la « classe créative » dont parle Richard Florida⁸. La fameuse phrase du maire de Berlin, Klaus Wowereis, est éloquente à ce sujet : « Berlin est pauvre, mais sexy ». Comme dans les contes populaires, la cité prussienne attend ses princes charmants. Ils sont jeunes, ils sont beaux, ils ont les moyens de lui offrir un futur radieux. Mais ce n'est pas sans poser de problèmes.

D'abord, et sans avoir la volonté d'être exhaustif, les thèses de Florida sont très controversées⁹. Ses détracteurs lui reprochent, notamment, d'avoir sorti la « classe créative » de nulle part (c'est-à-dire que ses contours sont beaucoup trop vagues pour qu'elle soit vraiment significative) ainsi que de faire une analyse à l'emporte-pièce (trop peu de données empiriques peuvent étayer les conclusions de Florida). Il n'empêche que ses idées ont séduit bon nombre de décideurs politiques. Pour eux, l'équation pourrait se résumer ainsi : il faut attirer des créatifs, les implanter dans les quartiers dits « à problèmes » (la classe créative aurait une tendance à choisir ce genre de quartier pour s'établir, car ce sont là qu'émergent les nouvelles idées¹⁰), ce qui permettrait au passage de réhabiliter ces endroits « mal famés », grâce au développement (essentiellement économique) engendré par l'activité de ladite classe créative. Cette vision est clairement explicitée par le maire de Berlin dans un dossier de presse paru en 2007¹¹ : « le mieux que Berlin ait à offrir : sa créativité unique. La créativité est le futur de Berlin ». Il est convenu par tous, aujourd'hui, que Berlin est effectivement une cité créative. C'est une évidence. Or, les évidences sont suspectes. Il faut les démonter. Il se

cache derrière ces banalités des phénomènes sociologiques profonds, ayant des répercussions sur la construction de la « réalité ». Ce n'est absolument pas anodin.

Ainsi, en dehors du débat sur le bien-fondé des thèses de Florida, le problème avec cette volonté d'attirer la classe créative reste entier. Il est, d'une part, parfaitement discutabile d'utiliser la culture comme instrument du développement économique. La culture devrait exister en soi. La subsumer à l'économie, tout comme on le fait avec la science, en sacrifiant la recherche fondamentale sur l'autel de la rentabilité, c'est brider tous les potentiels. Le bien le plus précieux de l'humanité est justement le fait d'avoir un cerveau capable de créer les concepts les plus intrépides, à commencer par la vie dans l'au-delà¹². Les grandes découvertes ont souvent été des surprises, fruit de l'esprit de libres penseurs non soumis à une autorité, qu'elle soit dogmatique ou économique. D'autre part, ce qu'il y a de problématique avec les politiques culturelles (au sens large du terme) qui ont été mises en place à Berlin, c'est qu'elles créent surtout de l'exclusion : exclusion sociale, les « anciens habitants » ne se sentent pas appartenir au même monde que les nouveaux arrivants, les « créatifs »¹³. Mais aussi exclusion géographique, au travers du processus bien connu de gentrification¹⁴ : la hausse des loyers repousse ceux qui ne peuvent plus vivre dans leurs quartiers vers d'autres zones de résidence, plus en marge de la ville, tels que Lichtenberg ou Marzahn, à l'est.

Je fais moi-même partie de ceux qu'on appelle, de manière parfois stéréotypée, un « créatif ». J'ai été envoyé par mon canton afin d'effectuer une résidence artistique à Berlin. Le quartier où j'ai séjourné, Wedding, se trouve un peu à l'écart de ces places to be que sont Kreuzberg, Friedrichshain, Prenzlauer Berg ou encore Mitte.

Au départ, je trouvais très ennuyeux que mon quartier soit excentré – bien que de nombreux artistes, attirés par des loyers plus favorables, décident eux aussi de s'y établir, ce qui est très significatif. Je voulais être là où « ça se passe », faire partie de la fête. Eh bien, j'ai pris part à la fête finalement, et je n'ai pas été en reste. Mais on s'en lasse à la longue. Le ronron du quotidien s'installe. On apprécie alors de vivre dans un quartier « normal », plutôt calme, plutôt peuplé de « vrais » Berlinois. Surtout que tout est à proximité, à quelques coups de pédales. Circuler à vélo est très facile dans cette ville où les pistes cyclables ne manquent pas. Il suffit juste que la météo soit clémente...

Le ronron, le train-train. La routine de celui qui est là pour un certain temps a vite fait partie de ma vie. J'ai trouvé un endroit où faire du sport, un endroit où aller manger le midi, un petit bar au coin de la rue. J'ai rencontré des gens avec qui je me suis lié d'amitié. Nous nous sommes fréquentés régulièrement. Puis, de fil en aiguille, j'ai commencé à en interviewer quelques-uns. Ensuite, par effet boule de neige, j'ai rencontré d'autres étrangers qui, comme moi, étaient venus s'installer pour un temps dans la ville. Nous avons pu partager un regard parfois amusé sur les touristes de passage, nous, les « vrais de vrais », en étant d'accord sur le fait que vivre à l'écart représentait bien des avantages. Les habitants du quartier ne semblaient pourtant pas tous le voir du même œil. Lors d'un week-end, un pavé anonyme a traversé la grande baie vitrée de l'atelier voisin, celui du canton de Genève. Le geste a été interprété par beaucoup comme un acte de vandalisme revendicatif : nous, avec toutes nos bonnes intentions, étions néanmoins vus comme des agents de la gentrification. Et il n'y a rien d'agréable là dedans.

Ces drôles de migrants.

Assez naturellement donc, j'ai été amené à rencontrer des personnes qui me ressemblent, qui étaient là pour des raisons qui nous rapprochaient. Nous avions un peu le même profil : une certaine « homogamie sociale » nous liait. En venant à Berlin, j'avais l'intention d'interroger ceux qui avaient décidé de s'installer ici sur leurs motivations. Ma question de départ était assez vague. Elle émanait de cette intuition, guidée par le sens commun, voulant que Berlin soit une ville spéciale où des gens spéciaux viennent chercher fortune. L'archétype étant peut-être à chercher chez David Bowie et Iggy Pop, qui, en séjournant à Berlin entre 1976 et 1979, ont participé à la création du « mythe » de Berlin (notamment en y réalisant une œuvre majeure pour Bowie)¹⁵. De ces gens-là, certes, il y en a. Mais il y a surtout énormément de gens plutôt « normaux », constituant une écrasante majorité. Laissant volontairement de côté le caractère spectaculaire relatif au destin de personnes « hors du commun », j'ai décidé plutôt de travailler sur la « banalité » du parcours d'individus « ordinaires ». Des gens comme vous et moi, dont le chemin de vie entre en résonance avec celui de tout un chacun, auquel nous pouvons facilement nous identifier (tout en gardant néanmoins notre caractère exceptionnel, car nous sommes tous des êtres singuliers¹⁶).

Les questions de migration m'intéressent en tant que photographe depuis plusieurs années. Ma surprise a été grande de voir surgir une catégorie de migrants auxquels je n'avais pas pensé a priori. Mais c'est justement cela qui est attendu dans une « recherche » : être surpris par quelque chose. Sinon, pourquoi perdre son temps à travailler sur des évidences que l'on connaît déjà ? Je ne prétends pas avoir mené une recherche sociologique. J'ai, certes, des préoccupations sociologiques de par ma formation, mais je suis avant tout photographe. Je travaille au nez, à la sensibilité. Je scrute le monde comme une fourmi, avec des antennes. Or comme toutes les fourmis, je ne suis rien sans mes congénères. Ce que je m'efforce de faire, c'est de poser des questions, pas d'apporter des réponses. Méthodologiquement, il y aurait beaucoup à redire sur ma démarche. J'esquive d'emblée toutes les critiques en affirmant qu'il s'agit ici d'un essai, et que je prends dès lors toutes les libertés nécessaires à la réalisation de celui-ci !

Une catégorie particulière de migrants. Des gens comme moi, c'est-à-dire non pas des individus en souffrance, des déracinés à la recherche de moyens de subsistance pour eux et leurs proches. Juste des personnes « ordinaires », présentant des caractéristiques communes. Et c'est justement là que c'est intéressant. Il va sans dire que l'on retrouve aussi des migrants plus « classiques » à Berlin. Cependant, la ville attire également une population spécifique. Ces drôles de migrants sont plutôt jeunes, d'âge ou d'esprit. Ils sont assez bien éduqués, souvent issus de la classe moyenne. Et surtout, ils aiment l'aventure ! Car ils viennent s'installer à Berlin un peu comme on fait un échange Erasmus, pour vivre une expérience. Noémie dit, à ce sujet, en faisant référence à son séjour à Budapest en 2009 : « Je me sentais vraiment cette année-là, c'était un échange Erasmus, je me sentais vraiment européenne. Il y a quelques mois l'occasion s'est présentée, et du coup Berlin, c'était naturel, vraiment naturel d'y revenir ». Venir à Berlin est désormais quelque chose qui se fait le plus « naturellement » du monde. La période est généralement limitée sans être parfaitement définie. Bien que certains soient installés depuis un certain temps, d'aucuns n'excluent pas totalement d'aller vivre une autre expérience ailleurs. Benjamin confie : « Moi je me laisse trois-quatre ans pour l'instant, déjà pour être bilingue, et pour me faire deux-trois expériences sympas, après on verra quoi. Je peux pas me dire que je finirai ma vie ici, parce que de toute façon, je pense qu'à partir d'un certain âge, c'est plus une ville pour... Je ne me vois pas finir ma vie ici quoi. Mais pour un moyen terme, ça me paraît pas mal ». Ces Berlinoises de passage sont mobiles et flexibles. Zygmunt Bauman, qui a beaucoup travaillé sur ces questions, utilise la figure du touriste et du vagabond pour expliciter deux

facettes de la mobilité telle qu'elle s'exprime aujourd'hui¹⁷. Mes amis, sans être totalement des touristes, ne sont pas pour autant des vagabonds – même si cette figure peut exercer sur eux une certaine fascination : le vagabond menant une vie de bohème, manière d'être souvent associée à Berlin. S'ils sont venus s'installer ici, c'est d'abord parce qu'avec la construction européenne et la libre circulation des personnes, cela est devenu possible, plus que jamais. Mais aussi parce qu'ils aspirent à un mode de vie alternatif, qui fait l'impasse sur les enjeux de carrière ou de productivité. On vient à Berlin pour se laisser vivre, pour tenter de s'épanouir, ou bien pour laisser germer un projet impossible à réaliser ailleurs, faute de temps. Le parcours d'Anne illustre bien ce propos. En venant à Berlin, elle dit « [s'être laissée] quelques années, pour essayer d'écrire » et concrétiser un projet de livre qui lui tient à cœur. De manière synthétique, on peut dire que ces migrants – auxquels on pourrait coller l'étiquette « génération Schengen » – arrivent tous à Berlin un peu pour les mêmes raisons : ils prétendent, quelque part, mener cette fameuse « vie de bohème » !

Berlin au quotidien.

Vivre dans la capitale allemande est une épreuve qui ne laisse pas sans stigmates. Chacun y mène sa propre histoire, entretient sa propre relation avec la ville. Pour ma part, j'y ai débarqué en plein milieu de l'hiver, le 4 janvier, après un détour par la Slovaquie pour célébrer le Nouvel An avec des amis chers à mon cœur. Du jour au lendemain, je me suis retrouvé totalement seul, dans cette mégapole glaciale, plongée dans les ténèbres à partir de quatre heures de l'après-midi. Loin de mes proches, de mon cercle social, j'ai été envahi par la nostalgie et le mal du pays¹⁸. Cela m'a mis le vague à l'âme. Je me suis senti subitement minuscule dans ces grandes rues, ces grands parcs enneigés et ces longues nuits.

Un jour de tempête, je suis allé me réfugier au Café Cinema. J'y ai trouvé un havre de paix cosy. Nick Cave en fond sonore, de vieilles affiches de films jaunies collées aux murs, un chocolat chaud entre mes mains. De quoi m'offrir un moment de réconfort, ici où l'espace n'a plus « (...) ses "solides épaules" pour résister "au néant" », comme l'écrit le philosophe Francesco Masci¹⁹. L'espace et le temps, il y en a à profusion, à Berlin. De ce fait, on peut facilement s'y sentir seul. C'est certainement le propre de beaucoup de grandes villes, lorsque les proportions gigantesques ont tendance à atomiser les sociétés, à individualiser les personnes jusqu'à parfois les faire souffrir de solitude. Or, il flotte à Berlin, d'autre

part, les spectres de l'histoire. Un passé mouvementé qui donne le vertige et a laissé des traces en termes d'urbanisme. On ne compte pas les terrains plus ou moins vagues (bien qu'ils se fassent grignoter jour après jour par les nouvelles constructions). Assis dans ce vieux café qui a vu les époques défiler, les murs m'ont enseigné que je n'étais que de passage. Le Café Cinema est, semble-t-il, l'un des plus « vieux » établissements du quartier. Il aurait ouvert ses portes juste après la chute du Mur, en plein cœur de Mitte. Tout a changé autour de lui. Le Mitte du début des années 90 et de l'effervescence générée par la chute du Mur n'est plus du tout le Mitte d'aujourd'hui, envahi par les touristes. Et que dire de la période précédente, sous le régime communiste ? Ou bien encore avant, dans les années 40, lorsque les nazis se prenaient à rêver d'un Berlin transformé en une supercapitale, Germania, devant assumer ce rôle pendant les mille ans que le Troisième Reich était censé durer²⁰ ? ! Voilà l'un des aspects particuliers de Berlin : cette succession étourdissante d'époques, les plus récentes semblant faire table rase des plus anciennes. Dans les natures mortes hollandaises du XVII^e siècle, on trouve tout un jeu de références à la fugacité de l'existence. À Berlin, tout semble y faire allusion ! Et cela peut vous sauter au visage sans crier gare. Car face au poids de l'histoire, sa propre destinée peut se teinter brusquement d'insignifiance.

Vanessa, que j'ai interviewée, dit qu'à Berlin, « il faut quand même être assez fort, faut savoir un peu ce qu'on fout », il faut « être un peu bien dans ses baskets ». Elle, ce qui l'a attirée ici, c'est précisément l'espace et le temps qu'offre la ville. Mais, affirme-t-elle encore, « ça fait flipper les gens (...) y'en a qui crochent et y'en a qui flippent ». Il faut se préparer pour venir à Berlin, car l'épreuve peut s'avérer effectivement « flippante ». Pour Sandrine, Berlin est une ville de contrastes, « C'est pas non plus une ville super facile, elle a aussi ses côtés assez durs », c'est une « ville déstructurée, un peu noire, pas lisse », « elle ne me laisse pas indifférente » dit-elle encore ; « mais j'aime bien ça aussi » finit-elle par conclure. Sandrine affirme avoir aimé endurer ces moments éprouvants. Probablement parce que c'est là l'occasion de faire peau neuve. Dans un autre entretien, Carlos explique que, selon lui, Berlin est une destination idéale pour se réinventer : « c'est un bon endroit pour changer de vie ». Reste que le processus peut être douloureux, ou pour le moins effrayant. Personnellement, je dois admettre que les premiers temps à Berlin ont suscité en moi un certain malaise. Il y a eu énormément de doutes, où, tout comme pour Gilles, nombreux ont été ces instants passés à me demander, mais « qu'est-ce que je fous ici ? » .

Puis, petit à petit, en même temps que la température gagnait quelques degrés, la familiarité que je développais avec les lieux m'a ragailardi. Lentement, les rues se sont faites à la fois moins désertes et moins hostiles. Simultanément, mes nouvelles amitiés accompagnaient le printemps qui s'annonçait. Un peu comme les premiers papillons faisant leur apparition, je sentais que j'allais, moi aussi, débarrassé d'un poids, bientôt pouvoir virevolter librement. En fait, c'est comme si l'expérience de la ville m'avait permis de me libérer d'entraves dont je ne soupçonnais pas l'existence.

Il faut dire que, d'une certaine manière, cette ville est en soi une ode à l'auto-affranchissement. Il semblerait que l'on peut y exprimer l'entièreté de sa singularité, de manière nettement moins problématique qu'en d'autres lieux. Les mœurs y seraient plus libres. Comme le dit Federica, Berlin est une ville d'ouverture, et « les gens qui sont pas du tout tolérants, qui sont fermés de vue, les homophobes, pas venir à Berlin. Les homophobes ou alors les machos italiens, non, c'est pas la ville pour les machos italiens ». Cet esprit d'ouverture procure une sensation de liberté, éprouvée par bon nombre de ceux que j'ai rencontrés. Or, cette liberté est souvent largement associée, non pas à des pratiques, mais bien plus à l'apparence. Rien d'étonnant pour l'époque dans laquelle nous vivons, où règnent les « tyrannies de la visibilité²¹ ». Aujourd'hui, le monde se conçoit avant tout par ce qui se voit. Or, point d'automatisme, l'habit n'a jamais fait le moine, encore moins de nos jours. Combien de punks de pacotille ? De « cailleras » de bonnes familles ? De hippies en toc ? Le look signifie de moins en moins qu'on adopte le mode de vie censé aller de pair. Sachant cela, il est absolument nécessaire d'égratigner le vernis afin d'y voir plus clair, pour laisser transparaître une tout autre réalité, plus en profondeur. On peut ainsi se rendre compte que les choses changent ici, au même rythme qu'ailleurs. Alors que Berlin fut un haut lieu de la « contre-culture » durant les années 90²², la métropole se police de plus en plus, dans tous les sens du terme. Il est révélateur que le quartier du Tiergarten soit l'un des endroits les plus surveillés d'Allemagne, « aussi impénétrable que Fort Knox », selon les propos d'Eva Klingenstein²³. Et pour cause, puisque c'est là que se trouve le centre du pouvoir politique, à deux pas d'un autre pôle de pouvoir – économique, celui-ci – à Potsdamer Platz²⁴.

Berlin n'est plus tout à fait cet endroit où, grâce au flou légal causé par la chute de la RDA, les lois n'étaient pas aussi strictes qu'ailleurs, et où, traditionnellement, déjà à l'époque du Mur, les habitants de certains quartiers (les plus proches du Mur, les plus à la marge) étaient souvent réfractaires à l'autorité.

Il reste certes des îlots de résistance. Kreuzberg demeure un nid de contestataires. Mais il est quadrillé, contrôlé, surveillé²⁵, et surtout, commercialisé. La récupération est à l'œuvre, anesthésiant au passage tout ce qu'il peut y avoir de subversif dans la contre-culture.

Stefan Lanz explique, dans un article, en quoi la sécurisation du monde n'est pas forcément antinomique avec une certaine liberté, « (...) freedom and security need to be constantly rebalanced against each other. Accordingly, neoliberalism – which interprets social crises as a consequence of a loss of freedom due to overly tight regulation – demands both an increase in freedom and an increase in security²⁶ », écrit-il. En fait, dans nos sociétés occidentales (et capitalistes), vous pouvez faire aujourd'hui tout ce que vous voulez, particulièrement à Berlin, pour autant que cela ne remette pas l'ordre établi en cause²⁷ ; votre liberté est limitée par un pouvoir omniprésent qui va tendre à renforcer son contrôle afin d'assurer sa propre sécurité. Francesco Masci abonde dans ce sens. Pour lui, la proposition d'émancipation berlinoise n'est en fait qu'un simulacre, ce qui se trame ici étant la figure de proue d'un phénomène bien plus large. Grand connaisseur de la ville, il écrit s'être lui-même « (...) embarqué vers les tristes rivages de cette "île" du bonheur fictif (eu-topia), non pas pour explorer les mœurs et usages d'une nouvelle urbanité, mais pour commencer le deuil des promesses de liberté et d'émancipation faites à l'individu il y a deux siècles déjà (...)»²⁸ ».

Mika, qui lui aussi connaît très bien Berlin, évoque dans son interview combien un quartier comme Prenzlauer Berg a pu changer, combien il a pu se normaliser. Pour lui, « c'est un exemple terrible, c'est comme une utopie sociale, tout y est parfait, tout y est nice, c'est un bon exemple de comment ça devient mortellement ennuyeux. Je ne dis pas que tous les gens à Prenzlauer Berg sont ennuyeux, mais le développement urbanistique, cela ne me plaît pas ». Oui, tous les gens à Prenzlauer Berg ne sont pas ennuyeux. On y trouve plus de gens tatoués ou de coiffures extravagantes qu'ailleurs. Le design y est toujours d'avant-garde. Il sort, des studios de graphisme et des galeries d'art, des productions à la pointe de ce qui se fait en Europe. Mais il ne reste, en fin de compte, plus beaucoup de gens à l'esprit réellement rebelle, prêts à œuvrer pour un changement radical de la société, ou du moins, portés à y croire sincèrement. Il n'y aurait plus que des individus « (...) gratifiés de leur docilité par une nouvelle identité publique, une subjectivité fictive, en qui la liberté, déterminée par des choix de différences interchangeable, n'entre plus en contradiction avec les comportements réactifs

et standardisés (...)»²⁹ », comme le dit Francesco Masci. Des personnes vivant avec l'illusion d'être libre. Ce constat est aussi dur qu'amer. Mais peut-être le philosophe est-il un peu trop catégorique. Car Berlin offre malgré tout des possibilités de liberté inédites. Le tout étant de ne pas tomber dans les pièges de la superficialité, mais aussi d'accepter que la liberté n'est jamais absolue, qu'elle est fatalement conditionnée par les déterminations externes. Dans tous les cas, à choisir, mieux vaut vivre dans un endroit tel que Berlin plutôt que dans un univers sans horizon, fait d'ocillères et de barrières.

« Berliniser » le monde !

Quand je repense à ces six mois passés à Berlin, que les souvenirs émergent à la surface, il n'y en a que de bons. Je me suis sérieusement demandé, et cela à plusieurs reprises, si je voulais rester vivre ici. J'ai tenté d'imaginer ce que cela pouvait donner si je décidais de m'y installer. Seulement, rien n'y faisait, je n'arrivais pas à envisager un futur à Berlin. Est-ce parce qu'il y a trop de gens de passage, trop de mouvement, trop d'arrivées, et surtout, de départs ? Vanessa dit qu'elle ne sait pas vraiment si elle va rester ici encore longtemps. Elle n'arrive pas à se projeter. Elle ironise en ajoutant : « Beaucoup d'amis, qui sont restés là pendant des années, sont finalement partis. Je me dis qu'un jour, je vais me retrouver toute seule ici ». C'est tout le drame de notre époque où la mobilité est érigée en vertu cardinale. On la retrouve à de multiples niveaux. Dans le travail, dans les loisirs, en amour. Elle correspond à l'incertitude ambiante.

Fribourg, d'où je viens, est une petite ville au milieu d'un petit pays. On peut s'y sentir parfois à l'étroit. Même si c'est un endroit particulièrement accueillant, on peut y avoir la sensation de vivre dans un mouchoir de poche, ce qui peut se révéler angoissant par moments. Mais pourquoi cela ? Une réponse, esquissée par Zygmunt Bauman, est que lorsqu'on idéalise à tel point la mobilité, en être exclu devient particulièrement douloureux. L'auteur écrit que « certains d'entre nous deviennent totalement "mondiaux" ; d'autres sont cloués dans leur "localité" : un sort qui n'a rien d'agréable et qui est même insupportable dans un monde dont la tonalité générale et les règles du jeu sont établies par les "mondiaux"³⁰ ». Ne pas être mobile, c'est quelque part être un « perdant », c'est ne pas pouvoir être là où « il faut être ». C'est passer à côté d'opportunités.

Mais aujourd'hui, avec Internet, les choses ont bien changé. Actuellement, le Web permet à beaucoup de rayonner, c'est-à-dire, quelque part, d'« exister »³¹.

Je pense à l'exemple de cette petite galerie à Berlin, Zwanzigquadratmeter³², qui offre un espace d'exposition à de jeunes artistes suisses. C'est surtout la visibilité sur la Toile qui y semble importante. Comme me l'a expliqué Éric Emery, le curateur du lieu, c'est l'occasion pour ces artistes, souvent fraîchement sortis d'écoles d'art, de faire leurs premières armes. Si l'exposition des œuvres est une chose, ce qui compte presque le plus est la visibilité sur Internet.

De fait, ce nouveau « cosmopolitisme » change la donne de façon certaine. Cela crée une tout autre dynamique. Les notions de « local » et de « global », de « familier » et de « lointain », d'« intérieur » et d'« extérieur » sont remises en question. On est aujourd'hui « (...) simultanément ici et là, présents et absents³³ ». C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles il est moins pénible de subir un certain « isolement » de nos jours. Ce qui n'exclut pas, dans un même temps, que l'attrait pour des centres urbains tels que Berlin reste entier. Je n'ai qu'à réfléchir à l'engouement que l'annonce de mon séjour berlinois a suscité. Personne ne m'a plaint ou déconseillé de partir – sauf peut-être pour ce qui est de la météo. Bien au contraire, bon nombre de mes amis ont envisagé de me rendre visite, et certains l'ont fait.

Berlin attire les foules. En 2013, elle a accueilli 11,3 millions de visiteurs : un chiffre record³⁴. Ce n'est d'ailleurs pas sans poser de problèmes. Certains riverains supportent de moins en moins cette horde de badauds, d'easyjetsetters plus ou moins enivrés. Est apparu un jour ce fameux tag à Neukölln, clamant « Gays, Nazis & Hipsters Fuck Off!!!³⁵ », assez symptomatique de la situation actuelle. Même s'il est très loin d'avoir développé une quelconque hostilité envers les touristes, Mika, installé à Berlin depuis 2005, observe lui aussi le phénomène : « Mon expérience, aussi comme voyageur, me montre que le tourisme festif a jusqu'à présent détruit toutes les cultures, dans tous les pays de ce monde, et j'espère que ça ne va pas se passer ici ». Il s'inquiète pour la culture underground : « la culture de la musique est tellement au centre du commerce et de l'industrie publicitaire ; la fête, aujourd'hui, est devenue standard. Avant, il y avait des éléments subversifs ». Il reste cependant confiant en se disant que, grâce aux dimensions de la ville, il y aura toujours des endroits alternatifs. « C'est trop grand pour être contrôlable », ponctue-t-il.

La majorité de ceux que j'ai interviewés et rencontrés ont eu leur premier contact avec Berlin en tant de « visiteurs du week-end ». Ils ont été séduits par ce qu'ils y ont trouvé, par l'ambiance générale qui y règne. Ça leur a donné

un goût de « reviens-y » suffisamment fort pour qu'ils passent le cap et s'y établissent. Cependant, quand on est charmé de la sorte – un peu comme les compagnons d'Ulysse l'ont été par les sirènes – il y a forcément quelque chose d'artificiel, d'irrationnel, de superficiel. C'est le coup de foudre. On se sent porté par un certain enthousiasme, on se met à rêver aux possibles, on « hallucine » une réalité potentielle. Il est alors totalement impossible que les promesses (faites entre soi et soi) ne soient tenues, simplement parce qu'elles sont largement irréalistes, puisque fantasmées. La déception peut soudain faire surface. Ewa explique dans son entretien qu'elle est « tombée amoureuse de la ville ». Et puis, à la longue, confrontée à la réalité du quotidien, le soufflé est retombé. Ewa confie qu'il est peut-être temps pour elle d'aller voir ailleurs, de poursuivre son chemin – ce qu'elle a fait, aux dernières nouvelles. Berlin n'aura été qu'une étape dans sa vie, une escale féconde qui lui aura permis de changer, d'évoluer. Grâce à son séjour, elle n'est plus la même que si elle était demeurée chez elle, en Pologne ; là-bas, « j'aurais probablement un enfant et un mari maintenant, parce que c'est ce genre de mentalité, spécialement dans les petites villes », confie-t-elle. Elle se sent, après cinq ans à Berlin, en décalage avec ses proches restés au pays : « Mes amis, ma famille, ils ont des problèmes différents... la vie n'est pas la même », dit-elle encore.

Berlin est effectivement un endroit spécial, d'où émane quelque chose d'exceptionnel, de puissant et de parfois difficile à vivre. C'est tout ce qui fait sa beauté, son caractère unique. La ville a, de fait, tendance à attirer un certain profil d'individus. Mais ce ne sont pas forcément tous des « créatifs », tels que les autorités berlinoises le souhaiteraient, ni des contributeurs stables, aux revenus confortables, aptes à remplir des caisses désespérément vides. Si chaque ville a tendance à séduire des profils de personnes différents, il faut aimer ce côté un peu « roots », selon l'expression de Benjamin, pour venir à Berlin. À la question « Est-ce que tu conseillerais Berlin à tes amis ? », Benjamin répond que, « pour les gens qui sont en couple, qui ont des enfants mais qui sont un peu bohème, ben mille fois, je leur conseille ». « J'hésitais entre Londres et Berlin. Et j'ai choisi Berlin parce que j'ai une âme d'artiste », nous dit encore Sandrine. Berlin ne semble pas être une ville faite pour tout le monde ; c'est du moins l'image que beaucoup de ses résidents s'en font.

Pourtant, fait exceptionnel, la force d'attraction de Berlin est prodigieuse aujourd'hui. En ce qui me concerne, et avec tout le recul qu'il m'est maintenant possible d'avoir, je sais que, tout en gardant une affection profonde pour la

ville, je n'ai pourtant plus l'intention de m'y installer. Je préfère me remémorer les belles choses survenues pendant mon court séjour, entretenir le souvenir fort d'une expérience fabuleuse afin d'alimenter mon quotidien. Mika déclare, à la fin de son interview, souhaiter que les visiteurs puissent s'inspirer de ce qu'ils trouvent à Berlin, que cela puisse leur donner des idées à ramener chez eux, que l'énergie soit contagieuse ; mais pas forcément que cela leur donne envie de rester ici. « Keep Berlin tightly », ce sont ses derniers mots. Je les lui emprunterais, en me prenant à rêver, à mon tour, que son souhait se réalise. Car, finalement, c'est probablement le meilleur moyen d'insuffler le changement : plutôt que de faire venir le monde à Berlin et de concentrer autant de forces vives, il vaut mieux semer à tout vent, pour reprendre la fameuse devise du dictionnaire Larousse, et « berliniser » le monde.

- 1** ARANDJELOVIC B., BOGUNOVICH D., in *Cities* 37, 2014, p.4.
- 2** ARANDJELOVIC B., BOGUNOVICH D., in *Cities* 37, 2014, p.2.
- 3** <http://www.martinparr.com/>
- 4** COCHRANE A., PASSMORE A., «Building a National Capital in an Age of Globalisation : The Case of Berlin», in *Area*, Vol. 33, No. 4, decembre 2001, pp. 341-352.
- 5** <http://www.berlin-partner.de/en/about-us/>
- 6** KALANDIDES A., «Fragmented branding for a fragmented city: Marketing Berlin», in http://www.geography.dur.ac.uk/conferences/Urban_Conference/Programme/pdf_files/Ares%20Kalandides.pdf
- 7** <http://www.visitberlin.de/fr/article/faits-et-chiffres>
- 8** FLORIDA R., *The rise of the creative class : and how it's transforming work, leisure, community and everyday life*, New York, Basic Books, 2004.
- 9** PILATI T. & TREMBLAY D.- G., «Cité créative et District culturel ; une analyse des thèses en présence», in *Géographie, économie, société*, Vol. 9, 2007/4, pp. 390-392.
- 10** DOREEN J., «Constructing the creative neighborhood: Hopes and limitations of creative city policies in Berlin», in *City, Culture and Society*, Volume 1, Issue 4, decembre 2010, p.194.
- 11** WOWEREIT K., in *Presse und Informationsamt des Landes Berlin*, 2007.
- 12** CLÉMENT F., «L'esprit révélé. La phénoménologie d'Albert Piette», in *L'acte d'exister*, Paris, Socrate Editions Promarex, 2009, pp. 7-14.
- 13** DOREEN J., «Constructing the creative neighborhood: Hopes and limitations of creative city policies in Berlin», in *City, Culture and Society*, Volume 1, Issue 4, decembre 2010, p.197.
- 14** KRÄTKE S., «City of talents? Berlin's regional economy, socio-spatial fabric and " worst practice " urban governance», in *International Journal of Urban and Regional Research*, Volume 28, Issue 3, septembre 2004, pages 511-529.
- 15** <http://www.slate.fr/story/69035/bowie-trilogie-berlinoise-the-next-day>
- 16** MARTUCCELLI D., *La Société singulariste*, Paris, Armand Colin, 2010.
- 17** BAUMAN Z., *Le Coût humain de la mondialisation*, Paris, Hachette Littératures, 1999, pp 119-155.
- 18** À noter que ce mot, « nostalgie », fut inventé en 1688 par le médecin suisse Johannes Hofer, afin de désigner le mal dont souffraient les jeunes mercenaires suisses, soit le mal du pays.
- 19** MASCI F., *L'Ordre règne à Berlin*, Paris, Allia, 2013, p.36.
- 20** <http://www.dailymail.co.uk/news/article-2764430/Hitler-s-grand-designs-giant-Nazi-city-revealed-Berlin-exhibition.html>
- 21** AUBERT N. (s/s la dir. de) *Les Tyrannies de la visibilité*, Toulouse, Éditions Éres, 2011.
- 22** «Berlin, Le Mur Des Sons», in *Arte*, diffusé le 27 juillet 2014, <http://www.arte.tv/guide/fr/049247-000/berlin-le-mur-des-sons>
- 23** MANALE M., «Berlin sans frontières ? », in *Espaces et sociétés*, n° 116-117, 2004/1, p. 203.
- 24** MANALE M., «Berlin sans frontières ? », in *Espaces et sociétés*, n° 116-117, 2004/1, p. 199.
- 25** MAYER M., «New Lines of Division in the New Berlin,» reprint in Matthias Bernt, Britta Grell, Andrej Holms, eds., *The Berlin Reader. A Compendium on Urban Change and Activism*, Berlin, transcript 2013, pp. 95-106.
- 26** LANZ S., «Be Berlin! Governing the City through Freedom», in *International Journal of Urban and Regional Research*, Volume 37, Issue 4, juillet 2013, p. 1307.
- 27** LANZ S., «Be Berlin! Governing the City through Freedom», in *International Journal of Urban and Regional Research*, Volume 37, Issue 4, juillet 2013, pp. 1305-1327.
- 28** MASCI F., *L'Ordre règne à Berlin* , Paris, Allia, 2013, p.17.
- 29** MASCI F., *L'Ordre règne à Berlin* , Paris, Allia, 2013, p.75.
- 30** BAUMAN Z., *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Hachette Littératures, 1999, p. 9.
- 31** AUBERT N. (s/s la dir. de) *Les tyrannies de la visibilité*, Toulouse, Éditions éres, 2011.
- 32** <http://www.20qemberlin.com>
- 33** DIMITROVA A., «Le " jeu " entre le local et le global : dualité et dialectique de la globalisation», in *Socio-anthropologie* [En ligne], 16 | 2005, mis en ligne le 24 novembre 2006.
- 34** <http://www.veilleinfotourisme.fr/allemande-berlin-a-attire-plus-de-touristes-que-jamais-en-2013--116777.kjsp>
- 35** <http://www.tagesspiegel.de/berlin/initiativen-gegen-fremdenhass-mein-freund-ist-tourist/6977638.html>